

Marie-Françoise Cachin

La traduction face à son passé

Écrire une histoire de la traduction dans une aire géographique donnée est une véritable gageure et, sauf erreur de ma part, les premiers à l'avoir tenté sont les Britanniques, ce qui ne manque pas de surprendre quand on sait que la traduction en Grande-Bretagne comme aux États-Unis tourne autour de 2,5 à 3 % de la production éditoriale. À l'origine de cette longue entreprise – 5 volumes au total dont deux, le troisième (1660-1790) et le quatrième (1790-1900), sont déjà parus chez Oxford University Press – Peter France, professeur de littérature française, traducteur de poésie russe et de prose française, un des deux responsables de l'ensemble de cette publication ainsi que du volume IV. Qui mieux que lui pouvait animer la table ronde (pas très ronde, comme il n'a pas manqué de le faire remarquer !) de ce samedi après-midi des Assises 2007 et intitulée « Traduction et histoire culturelle » ? À ses côtés, cinq personnes : les co-responsables d'une « Histoire des traductions en langue française » (HTLF) en cours de réalisation, Yves Chevrel, professeur émérite à l'université Paris IV et Jean-Yves Masson, écrivain et traducteur d'allemand, bien connu des participants aux Assises comme secrétaire du prix Nelly-Sachs, deux enseignants de l'université François Rabelais de Tours, Sylvie Le Moël et Bernard Banoun, dont le groupe de recherche intitulé « TraHis » (prononcez « Trahisse ») travaille sur un projet diachronique et transdisciplinaire consacré à la question des transferts, en particulier entre la France et l'Allemagne, et enfin Miguel Vega, professeur de littérature allemande à l'université d'Alicante et traducteur d'allemand, de danois, de français et d'italien, lui aussi intéressé par l'histoire culturelle de la traduction. La présentation par ces intervenants de leurs divers projets en cours a fait apparaître plusieurs points importants.

Ainsi Yves Chevrel a souligné l'importance de la contextualisation des traductions, à quoi Jean-Yves Masson a ajouté qu'une traduction mérite d'être conservée comme témoignage de la manière dont on lisait à une époque donnée. Les références à Antoine Berman ont été fréquentes et expliquent pourquoi il a été considéré préférable d'éviter l'expression « jugement critique » à l'égard des traductions, au profit de formules plus nuancées : « observation critique » (Yves Chevrel) ou « neutralité bienveillante » (Jean-Yves Masson).

Mais ce sont surtout les questions de méthode qui ont retenu l'attention, concernant par exemple les sources d'information en matière d'histoire de la traduction. À cet égard, les périodiques sont riches de données précieuses grâce aux articles ou aux extraits de traduction qu'ils peuvent fournir, de même que la bibliométrie, naturellement incontournable. Il apparaît par ailleurs indispensable d'étudier une traduction sur son support, remarque qu'il m'a semblé intéressant de compléter en suggérant que tout le paratexte qui, en histoire culturelle, constitue une donnée essentielle soit pris en considération : préfaces, notes, découpage des chapitres, titres, couvertures, etc.

De la même manière, on a pu se demander si une telle histoire de la traduction ne risque pas de se cantonner aux « grandes œuvres », aux ouvrages canoniques, en laissant de côté la littérature « populaire », qui ne devrait pas seulement renvoyer à des genres bien répertoriés (roman policier ou science-fiction) mais prendre aussi en compte romans sentimentaux ou sensationnels comme ceux qui furent les best-sellers du XIX^e siècle, ou encore des documents de tous ordres, y compris ce qui relève de la culture de masse, ou de la « littérature du trottoir ». Comment et que choisir parmi tous les textes traduits, d'ailleurs impossibles à recenser ?

On voit bien pourquoi écrire une histoire de la traduction dans une langue donnée est une gageure, une entreprise titanique nécessairement fragmentaire et incomplète. Car si, comme il a été dit, on peut éventuellement parvenir à décrire ce qui a été traduit durant une année précise, rien ne pourra jamais rendre compte de tous les textes qui, arrivant de l'autre côté des frontières, ont joué un rôle essentiel dans la découverte de l'étranger, de tous ces transferts qui ont contribué à enrichir langue et culture d'un pays donné.

C'est pourquoi la proposition de Manuel Vega d'écrire aussi une histoire de l'interprétation, voire de la communication, n'a pas manqué de faire vivement réagir membres de la table ronde et toute l'assistance...

Le trop bref débat qui a suivi a permis d'apprendre que des histoires de la traduction sont en projet ou en cours de réalisation en Russie et au

Vietnam, et de rappeler que parfois la publication de traductions a eu des objectifs moins avouables : ainsi « The Oriental Translation Fund », mis en place à l'époque victorienne, était destiné à permettre aux « dominateurs » de mieux connaître les « dominés » et du même coup l'appropriation du savoir vietnamien par les orientalistes français. La traduction est parfois le reflet de rapports de pouvoir.

Traduction et histoire culturelle, c'est-à-dire traduction et histoire littéraire, sociale, ou politique, traduction et histoire des idées et des connaissances, traduction et histoire de l'édition, etc. Comment rendre compte de cette complexité, même en cinq volumes denses ? Saluons donc le courage de ceux qui se sont lancés dans une telle aventure à laquelle il faut souhaiter succès et audience. Un défi supplémentaire pour faire sortir de l'ombre la traduction et les traducteurs.